

République Algérienne Démocratique et populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche scientifique

Université Abderrahmane MIRA de Béjaïa



Faculté des lettres et des langues

Département de langue française

Mémoire de master

Option :

Littérature et approches interdisciplinaires

L'étude de l'espace dans l'œuvre de Yasmina Khadra:

Les vertueux

Préparé par :

KHIARI Imen

Dirigé par :

Dr. NASRI Z.

Année universitaire 2023/2024

Remerciements :

Mes remerciements et ma gratitude vont en premier lieu à ma directrice de recherche, Dr Nasri Zoulikha, sans qui ce travail et cette belle expérience n'auraient jamais été les mêmes. Mes remerciements vont aussi à mes parents en particulier, ainsi qu'à toute personne ayant contribué de près ou de loin à l'élaboration de ce mémoire.

Dédicaces :

Je dedie ce modeste travail à :

Mes chers parents,

Temoignage de ma profonde reconnaissance pour leurs inestimable sacrifice et pour leurs amour
inconditionnel.

Mon fiancé, qui m'a soutenu tout au long de ma recherche.

Mes frères, Kenza et Amine et mes cousines, katia, lydia, cecil, nanou qui ont toujours été là pour moi.

Toutes mes copines, cheery en particulier, qui m'a apporté son aide.

Et à toute ma famille.

*« C'est la marque d'un esprit éduqué
d'être capable d'accueillir une pensée sans l'accepter. »*

Aristote.

Table des matières

Introduction générale.....	p.07
1. <u>Chapitre 1</u> : Espaces contradictoires.....	p.12
1.1.Espace urbain/rural	p.13
1.2.Espace ouvert/ clos	p.18
1.3.Espace euphorique/ dysphorique	p.21
2. <u>Chapitre 2</u> : La symboliques des espaces	p.26
2.1.L'allégorie de la khaima.....	p.27
2.2.L'allégorie de la kenadsa	p.30
3. <u>Chapitre 3</u> : Espace et personnage.....	p.33
3.1.Yacine Cheraga, un personnage ulysséen.....	p.34
3.2.Espaces initiatiques	p.39
3.2.1.L'oubli du passé	p.40
3.2.2.La nostalgie du passé	p.43
Conclusionb générale	p.48
Références bibliographiques	p.51

Introduction générale

Sans personnage pas de roman, dit-on. Pour Catherine Durvye, l'espace narratif n'est pas moins important que les autres composantes du récit. «La description des lieux comme celle des objets, écrit-elle, n'est jamais une enclave inutile, elle remplit toujours une fonction car elle contribue à préciser et à enrichir le sens du récit » Catherine Durvye (2006 :118)

Bien évidemment, elle n'est pas la seule à le faire remarquer. Roland Bourneuf, bien avant elle, l'avait déjà souligné : «On n'a pas ou peu étudié l'espace en tant qu'élément constitutif du roman au même titre que les personnages, l'intrigue ou le temps, et pris dans son sens concret d'étendue, de lieu physique où évoluent ces personnage et où se déroule l'intrigue.» (1970 : 78) Ainsi dans ce mémoire que nous consacrons à l'étude de l'espace narratif, il s'agit de mettre en avant le rôle joué par les différents lieux cités dans le roman de Yasmina Khadra, *Les vertueux*. Nous avons choisi de travailler cette composante du récit pour deux raisons :

D'abord parce qu'il est le parent pauvre des études littéraires et donc on comprend pourquoi tous les travaux de recherche réalisés sur l'espace ne remontent pas loin dans le temps. «L'étude de l'espace et son rôle dans la construction du sens, écrit Kamal Hayani El Machkouri (2018), n'a retenu l'attention des chercheurs qu'après la Seconde Guerre Mondiale. Les premières tentatives étaient pour le moins timides et limitées, l'espace étant jusque-là considéré comme un contenant, un enrichissement subordonné à l'intrigue qui primait sur tout autre composante de l'œuvre. (...) Grâce , ajoute-t-il, à *La poétique de l'espace* de Gaston Bachelard, publiée en 1961, la composante spatiale devient primordiale dans la construction du sens, en osmose avec les autres composantes intrinsèques et extrinsèques du texte».

Avant les années soixante, c'était donc autour de la temporalité que la critique a fait ses choux gras. La deuxième raison c'est parce qu'ici dans ce livre de Yasmina Khadra, l'espace, bien qu'il ne soit pas la raison d'être de l'œuvre (Bourneuf et Quellet, 1972), il n'est pas non plus un simple décor puisqu'ainsi que nous allons le voir il constitue un thème fondamental des *Vertueux* dans la mesure où il nous permet d'aborder des questions relatives au personnage principal. Dans cette modeste étude, nous verrons en effet que la dimension spatiale participe à donner une meilleure compréhension du personnage de Yacine Cheraga. L'étude de l'espace, comme l'explique Christiane Achour, n'est autre que « *l'appréhension des lieux où se déploie une expérience* ». (ACHOUR, C., & BEKKAT A., 2002 : 50)

Avant d'exposer l'énoncé de notre question de recherche, parlons un peu de l'auteur de ce roman. Parce qu'il n'est plus à présenter, nous nous contentons ici de rappeler quelques éléments bio-bibliographiques que tous ceux qui s'intéressent à lui connaissent déjà.

Yasmina Khadera, de son vrai nom Mohammed Moulessehoul, est l'écrivain le plus prolifique de tous les Algériens qui ont fait de l'écriture leur vocation. Il est en effet à la fois poète, essayiste, nouvelliste, mais c'est par le roman qu'il s'est fait connaître et ce sont notamment les intrigues policières autour desquelles il construit ses récits qui ont fait sa renommée, dirions-nous. Dans *Les Vertueux*, le texte que nous nous proposons d'étudier ici, la dimension policière y est aussi mais elle n'est pas dominante. Elle est clairement présente, mais pas assez pertinente, selon nous, au point de constituer à elle seule un objet d'étude. Sa présence est incontestable¹ néanmoins elle n'est là qu'en tant qu'argument, entre autres, mis au service de la problématique de l'errance.

Parmi ses innumérables œuvres, entre nouvelles et romans, citons :

Houria, publiée en 1984, en 1985, il publie *La fille du pont*. En 1988, 1989, 1990, il donne vie respectivement à : *De l'autre côté de la ville*, *Le privilège du phénix*, *Le dingue au bistrot*. et Il publie *Morituri* en 1997 puis *L'automne des chimères*, *Double blanc* et *Les Agneaux du Seigneur* en 1998. 1999 vient *A quoi rêvent les loups* qui sera suivi en 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006 de *L'écrivain*, *L'imposture des mots* et *les Hirondelles de Kaboul*, *Cousin K*, *La part du mort*, *L'attentat*, *Les sirènes de Bagdad*. en 2006, *Ce que le jour doit à la nuit* en 2008, *L'équation africaine* en 2011, *Qu'attendent les signes* en 2014, et enfin *La dernière nuit du Raïs* en 2015. *Les Vertueux* (2022) est l'un de ces derniers romans.

Nous le disions, l'importance de l'espace dans ce roman réside dans sa capacité à produire du sens. Sa représentation n'est pas en effet sans rapport avec le regard que pose Yacine Cheraga sur lui-même, sur les autres et sur le monde. D'ailleurs son histoire personnelle est liée à ses pérégrinations spatiales. La multitude des espaces cités dans *Les Vertueux*, qu'ils soient appréhendés géographiquement ou symboliquement, invite à une lecture d'une quête de soi faite d'une somme de métamorphoses. Du douar natal, à la Kenadsa en passant par la khaima du Caid Brahim, et tous les autres lieux qui l'ont bien ou mal accueilli, tous sont des espaces dont la fonction est de faire miroiter le paysage mental du personnage principal à chacune des étapes de sa vie et les changements majeurs qui ont affecté sa façon de penser le monde.

Rappelons très brièvement que Yacine, l'aîné de Sallem Chéraga, est un pauvre berger qui vivait avec ses parents, ses sept frères et sœurs sur une terre que le Caïd Brahim réclame comme sienne. Tous ceux qui vivent sur son territoire lui appartiennent, il exerce sur eux autrement le

¹ Voir le mémoire de Master de Aichiou, Y., & Ighit, Y., «Errance générique dans l'œuvre de Yasmina Khadra, *Les Vertueux* », soutenu le 28 mai 2023 à l'Université de Bejaia.

doit de vie ou de mort. Comme il est aux service de la France, il pousse son allégeance jusqu'au bout en décidant d'envoyer son fils se battre contre l'Allemagne. Vicieux comme il est, il envoie Babaï, son bras droit, chercher Yacine fils de Sallem pour lui proposer d'aller faire la guerre à la place de son fils. En lui promettant qu'en contrepartie de son engagement, sa famille recevra une aide financière et qu'à son retour il sera lui-même récompensé, Yacine, résigné, acquiesce et promet de ne parler de l'affaire à quiconque. Après quelques années d'absence, Yacine rentre au pays et s'aperçoit de la supercherie. Il s'est donc rendu compte en ne trouvant pas sa famille chez soi que le Caïd Brahim ne comptait pas s'arrêter là et qu'il a même planifié de le tuer. C'est le point de départ de son errance existentielle et spatiale.

Pour démêler l'écheveau de ce cette histoire bric-à-brac, voici la question à la quelle nous essaierons de répondre : Comment l'espace est-il construit dans ce roman ? Quel sens autrement dit donner à son organisation ?

L'hypothèse que nous proposons est simple puisque nous pensons que l'espace dans *Les Vertueux* est construit de manière à rappeler deux choses : la dialectique du bien et du mal et l'errance du personnage principal sur les routes afin de trouver les siens.

Puisque nous parlons de l'approche spatiale, voici quelques définitions qui ont donc été données de l'espace qui nous aiderons à le cerner :

G.N. Fischer, à titre d'exemple note que l'espace est : « un lieu, un repère [...] où peut se produire un évènement et où peut se dérouler une activité » (Fischer, 1981 : 125)

L'espace, pour reprendre les propos d'Henri Mitterrand, «c'est le lieu qui donne à la fiction l'apparence de la vérité (...) le nom du lieu proclame l'authenticité de l'aventure par une sorte de reflet métonymique qui court-circuit la suspicion du lecteur : puisque le lieu est vrai, tout ce qui lui contigu, associé est vrai.» (1994 :76).

Gérard Genette (1979 :43[1969]), quant à lui, dit à ce propos ceci : « La littérature, entre autres « sujets », parle aussi de l'espace, décrit des lieux, des demeures, des paysages, nous transporte, comme le dit encore Proust à propos de ses lecture enfantines, nous transporte en imagination dans des contrées inconnues qu'elle nous donne un instant d'illusion de parcourir et d'habiter. »

Pour mener notre recherche à son terme nous avons structuré notre travail de la manière suivante :

Dans le premier chapitre, ainsi que son nom l'indique, "**Espaces contradictoires**", il s'agira pour nous de soutenir un point de vue en rapport avec l'idée d'opposition. D'une manière

générale, l'étude met en avant trois couples d'espace présentés comme antagonistes : l'espace urbain / rural, l'espace euphorique / dysphorique , l'espace ouvert / clos. Nous chercherons à distinguer chaque type d'espace et son contraire en nous appuyant sur des passages du roman afin de mettre en lumière la place et l'importance de chacun d'entre eux dans le déroulement des événements.

L'idée qui sera défendu dans le deuxième chapitre, intitulé "**La symbolique des espaces**" peut se résumer comme suit : l'espace narratif dans *Les Vertueux* est organisé autour de deux endroits fondamentaux, à savoir la khaima de Caid Brahim et la Kenadsa. Yasmina Khadra les exploite, sur le mode symbolique, pour exprimer le désir d'un profond changement de direction qui conduit vers la paix intérieur. Pour mettre en exergue cette idée, nous plongerons au cœur et dans les profondeurs du roman afin de mieux appréhender le rôle de deux espaces allégoriques dont l'un, la Khaima en l'occurrence, représente le mauvais côté de l'être humain, et l'autre, c'est-à-dire la Kennadsa, la suppression du mal qu'il y a dans la nature humaine.

Le troisième chapitre nommé "**Espace et personnage**" sera consacré à établir un lien entre la vie du personnage des *Vertueux* et celle d'Ulysse, le personnage mythique d'Homère. À travers cette ressemblance surprenante, nous comprendront l'Odyssée entreprise par Yacine Cheraga.

(Chapitre : 01)

Espaces contradictoires

Selon Gaston Bachelard, l'espace est : « l'étude de valeurs symboliques attachées soit aux paysages qui s'offrent au regard du narrateur soit à leur lieux de séjours. La maison, la chambre, la cave, la tombe... lieux clos ou ouverts, confinés ou étendus, centraux ou périphérique, souterrains ou aériens, autant d'oppositions servant de vecteurs où se déploie l'imaginaire de l'écrivain et du lecteur». (1983 [1957])

L'espace, note Denis Bertrand n'est pas «une simple topographie ; il est en même temps, et à tous les niveaux, le support d'une axiologie (...)». (*L'espace et le sens*, 1985)

Dans ce point d'étude, appelé espaces contradictoire, nous examinerons les effets existentiels des différents espaces évoqués dans *Les Vertueux* et qui sont utilisés pour illustrer la tension intérieure qui le soumet à l'esclavage des passions. Yacine Cheraga est certes un homme intrinsèquement sage et bienveillant, mais qui ne renonce pas complètement aux plaisirs vains de la vie tels que l'argent et le pouvoir. Et c'est de cette confrontation que viendra l'éveil de soi et de la conscience. Nous allons donc, en adoptons une lecture axiologique, nous intéresser à trois séparations incarnée par trois couples d'espaces dichotomiques. Pour le dire très vite, l'espace dans *Les Vertueux* est configuré suivant les catégories du citadin et du rural, de l'ouvert et du clos, de l'euphorique et du dysphorique. Considérons ces opposition de plus près.

1. Espace urbain/rural

Mettre en avant la distinction entre urbanité et ruralité contribuerait à cerner le regard ou la pensée du personnage principal et comprendre ainsi l'image symbolique dont il charge chacun d'entre eux. Avant de convoquer les exemples qui nous serviront d'arguments ici, donnons de brèves définitions des mots urbain et rural.

L'espace urbain ou la ville, en tant qu'espace public et collectif, se définit «comme agglomération relativement importante et dont les habitants ont des activités diversifiées (habitat, commerce, industrie, éducation, politique, culture, etc.). Dans une conception sociologique, la ville est aussi un milieu physique urbain où se concentrent les individus pour former un brassage culturel, car la ville est un espace d'hybridation. Dans un contexte d'urbanisation de masse, occasionnant pour ainsi dire un processus de mondialisation des échanges, la ville apparaît comme lieu de métissage culturel et des savoirs pluriels.» (Fridolin Asseko Ella et Didier Taba Odounga, 2022)

En revanche, écrit Sylvie Fanchette, «est rurale toute agglomération non urbaine». J. Hite (1997), cité par B. Scmitt et F. Goffette-Nagot (2000), définit l'espace rural comme espace «à faible densité de population ou relativement pauvres, spécialisées et économiquement conservatrices».

A la lecture des extraits liés à l'espace urbain, on comprend aisément, par les éloges faits aux endroits visités, son désir de s'y installer. Ce passage en est un exemple :

« J'étais ravi de retrouver la ville, ses cafés, ses lampadaires, ses nuits éclairées et la vie ordinaire de ceux qui ne portaient pas d'armes sur eux. Le village arabe s'articulait autour d'un ancien champ agricole que l'exode rural avait investi. Les gens y étaient pauvres, mais solidaires et respectueux. Le dépaysement me gagnait quelquefois lorsqu'on regardant autour de moi je n'entrevois pas de visage familier ; cependant comme à Oran à mes débuts, je savais que j'allais m'adapter à mon nouveau point de chute et me faire des amis. » (p461)

S'y retrouver est synonyme de bonheur. Le ton joyeux de sa voix que l'on entend au-delà des mots exprimés ne laisse aucun doute sur l'état d'esprit qu'est le sien : Yacine Cheraga s'y plait tellement qu'il s'adapte très facilement malgré le dépaysement ressenti. Ce qu'il semble précisément apprécier c'est le cosmopolitisme et le vivre-ensemble qui caractérise ces lieux :

«Le quartier était majoritairement habité par des européens de classe moyenne. En amont, à Carto, quelques familles musulmanes avaient construit des maisons en dur sur la colline et

ouvert des épiceries et un four banal. La collaboration s'opérait sans heurts, chaque communauté vivait de son côté dans la plus stricte intimité. » (p257)

C'est cette «*colaboration sans heurts*» dont il parle qui rend à ses yeux ces endroits propices à l'épanouissement de soi et de la société. La cohabitation inter-ethnique qu'il associe à l'urbanité ne signifie forcément pas interaction et mélange, il en est conscient puisqu'il le fait remarquer, mais la communication dans la distance est en soi une forme d'ouverture à l'altérité :

« Au coucher du soleil, nous partîmes au centre-ville. Face à la cité antique, un village moderne émergeait de la terre, quadrillé de lampadaires. Des maisons coquettes, blanches et compactées comme des morceaux de sucre, gagnaient du terrain. Je remarquai qu'il y avait plus d'Européens et d'Arabes berbères venus du Tell et du Maroc que d'Autochtones. Homeina m'expliqua que c'était à cause de la houillère dont l'exploitation exigeait une importante main-d'œuvre. » (p420)

A l'aspect cosmopolite de la ville, Yacine Cheraga ajoute un autre aspect qui fait la ville, à savoir, l'attrouplement. En ville, c'est comme en scène : on festoie et de manière spectaculaire. A la campagne, on festoie aussi bien sûr, mais pas de la même manière en raison du manque d'animation. Lisons sa description pour comprendre la jubilation qui accompagne son propos :

«C'était un lundi, il bruinait. La communauté espagnole de Saint-Antoine s'apprêtait à célébrer une fête religieuse. Une sorte de fébrilité s'était emparée du quartier, un peu comme chez nous les matins de l'Aïd. Les enfants farandolaient sur le square, fiers de leurs habits neufs et de leurs tresses fleurronnées. Les cafetiers surveillaient les nuages, les mains sur les hanches, en se demandant si la pluie ne faisait que passer ou s'ils devaient mettre à l'abri les tables en terrasse. » (p272)

La configuration de la ville traduit bien le tintamarre des centres urbains. Que cela soit Oran, Mostaganem, Sidi-Bel Abbès ou autre grande ville algérienne, partout où l'on va il fait bon vivre. Si nous considérons les descriptions associées aux trois villes évoquées ici, c'est-à-dire :

Oran :

«Oran m'intimida dès la descente du train. La ville était gigantesque, avec ses boulevards interminables qui se manifestaient à perte de vue, ses immeubles cossus, ses tintamarres, ses chantiers en ébullition, ses fiacres et ses tombereaux slalomant au milieu des badauds, ses trolleys et ses voitures pétaradantes qui couraient dans tous les sens comme des cafards effarouchées.» (p208) ;

Mostaganem :

«On n'était pas bien à Mostaganem ? Les bistros, les magasins, le cinéma, et les belles bourgeoises qui se baladent sur le boulevard avec leurs petits chapeaux. Et le soir toutes ces terrasses pleines de monde. C'est la ville qu'il te faut, si tu veux changer le cours de ton destin. Pourquoi ne pas t'installer à Sidi Bel Abbès, tiens ? Je te trouverais du travail. Ce n'est pas ça qui manque à Sidi Bel Abbès. » (p136)

Et Sidi Bel Abbès :

«Sid m'emmena dans la ville européenne. Sidi Bel Abbès était très jolie, avec ses bistrotts à la bonne franquette, sa place Carnot et son imposant kiosque à musique, ses rues parées de vitrines étincelantes, ses femmes élégantes sous leur ombrelle et ses soldats de la garnison qui se pavanaient sur le boulevard, le menton volontaire et le pas martial. » (p472)

On en arrive à la conclusion que l'espace urbain, dans l'imaginaire du personnage, symbolise la liberté et la paix de l'âme. Le «ô combien inestimable» dont le lyrisme en dit beaucoup sur l'état d'âme de Yacine Cheraga révèle le monde enchanté dans lequel il souhaite se réfugier :

«Ensuite, nous partîmes flâner sur le front de mer. Il faisait beau, malgré le froid. Des enfants s'amusaient sur la plage. Des dames coquettes se promenaient au bras de leurs hommes. De jeunes couples se contaient fleurette, assis sur le sable, face aux flots en fête. Le monde recouvrait ainsi ces instants simples, mais ô combien inestimables, faits de sérénité et d'insouciance... » (p150)

La ville, cela dit, n'est pas exempte de défauts car il y a des espaces urbains où la tranquillité de l'être est menacée. La masse démographique n'est pas toujours un signe de cohésion sociale comme c'est le cas ici :

«À Jenane Jato, foutoir sauvage et impitoyable, c'était chacun pour soi et il n'y avait pas grand-chose pour le cupide ni pour le vertueux. La mouise y'était plus agressive parce que dressée contre elle-même. Personne n'avait de quartier pour personne, et malheur aux distraits. Dans ce bidonville livré aux déveines, au cœur des indécences les plus obscènes, les pénombres se voulaient aréna ou tous les coups étaient permis. » (p216)

Et le climat n'est pas toujours clément comme à Medina Jdida :

«L'été 1922 touchait à sa fin. Le soleil s'acharnait sur la ville comme s'il cherchait à marquer les esprits avant de céder la place aux jours qui s'écourtaient. Oran sentait la poussière et le bitume dilaté. Même le chahut des enfants s'étaient rétracté, livrant le quartier musulman au mutisme des pierres et des échoppes désertées.

MedineJdida évoquait une étuve chauffée à blanc. Derrières leur comptoir, les cafetiers suffoquaient, un éventail sur la figure, presque contents de n'avoir pas de clients à servir. Les gens se terraient chez eux en attendant le soir pour rattraper ce que la fournaise laissait passer.

On ne voyait, sur la tahtaha, que les mendiants retranchés comme des chevaux de cirque, leurs clochettes en suspens. » (p228)

Comme nous venons de le constater, l'analyse de l'espace urbain nous permet de conclure que sa représentation de manière générale est positive. Retenons à ce sujet que la ville est un lieu de transformation et de mutation et la diversité culturelle et ethnique est extrêmement efficace dans son pouvoir de transformation.

Face à la ville, le village est considéré comme sa négation. L'opposition espace urbain/ espace rural est clairement exprimée ici : *« Il n'y avait pas de trottoirs dans la Hamada, ni de balcons ni de fanions ; il n'y avait que des lèvres horribles comme des plaies qui salivaient sur deux sacs de denrées. » (p385)*

La différence avec la ville ne s'arrête pas uniquement à l'architecture. Dans ces espaces qu'il décrit comme isolés, fuyé par l'homme :

« Nous avons galopé une bonne partie de la journée sans rencontrer âme qui vive. Les nomades, qui plantaient leurs guitounes près des points d'eau, avait toujours, par endroits, une hutte, une tente, une enclos, un berger avec son troupeau ou bien des herboristes en quête de plantes médicinales. Ce jour-là, c'était comme si un vent funeste avait effacé toute trace humaine. La steppe ressemblait à un monde parallèle, vidée de sa substance et vouée aux hantises. » (p450)

poussiéreux et inhospitalier :

« Aïn Adlam n'était ni un douar ni une gare routière mais un vaste souk de dromadaires. Il y avait des tentes de nomades dressées un peu partout, des enclos, des chariots, une sorte de cantine insalubre autour de laquelle essaïmaient montreurs de bêtes, transporteurs, acquéreurs et brigands. L'endroit empestait la crotte et les effluves d'animaux. » (p314)

le village qu'il confond tantôt avec la brousse, tantôt avec la steppe, est assimilée à un être sauvage et monstrueux prêt à déchiqeter, à dévorer l'humain:

« Nous traversâmes un bosquet dans un silence troublant que cadençaient le trot du canasson. Autour de nous, les arbres semblaient avoir des yeux. J'avais le sentiment qu'on nous épiait. » (p21)

Le personnage de l'Ogresse présent dans les contes pour enfants est mis en scène dans le but de dissuader les petits d'aller loin de la maison parentale. L'espace rural, dans l'esprit de Yacine Cheraga, n'est pas un espace accueillant et pour le dire, il ne lésine pas sur les mots :

«Un charretier me déposa au puits de l'Ogresse contre ma valise, Hormis un trou dans le sol entouré d'une margelle, il n'y avait ni cahute ni âme qui y vive. La steppe frisée fuyait de tous les côtés, aussi furtive et improbable que les mirages. » (p315)

De cette distinction ville/village, on peut déjà apercevoir le sens profond de sa vision du monde car il est clair pour tout lecteur de ce roman que Yacine Cheraga souhaite se détacher de ses amarres pour intégrer un monde meilleur. Trouver une place dans un monde humanisé, dans un monde de bien-être où il pourra vivre pour vrai, où il pourra entrer en interaction avec ce qui se passe autour de lui. L'objet de sa quête à travers l'espace urbain serait l'expression d'un désir de changement de rapport à soi et aux autres.

Il faut noter là encore que le village n'est pas toujours perçu comme un lieu négatif. Dans les deux extraits suivants, on peut remarquer justement que l'espace de la campagne n'est pas placé sous le signe du repli et de la solitude. Bien au contraire, la ferme du Français est une oasis de paix :

«Elle était jolie la ferme de Guidas, avec ses stalles peintes en bleu, son jardin soigné, son abreuvoir en mosaïque et la maison en pierre taillée aux portes fenêtres dominant la plaine. C'était un endroit tranquille à quelques kilomètres au sud de Palikao. L'air sentait la terre nourricière, l'odeur des chevaux et l'herbe grasse. » (p523)

C'est d'ailleurs dans cet endroit calme et paisible qu'il renoue avec le petit Yacine Cheraga qu'il fut. L'enfance signifie ici tout ce qui l'anime profondément. Elle symboliserait dans ce cas, le retour à la source de son moi bienveillant :

« À la ferme, je m'occupais de la bonne tenue des stalles et des garçons d'écurie. Le vendredi, un souk itinérant déployait ses bâches et ses étals dans un douar au pied de la colline. C'était moi qui faisais les courses. J'aimais la foule des marchés, le cri des vendeurs, les gosses qui se pourchassaient en riant au milieu des ménagères ; c'était l'ambiance de la vie seine, la kermesse de mon enfance. Je sautais dans une petite carriole et filais au galop remplir mes couffins, le vent dans les cheveux. » (p526)

2. Espace ouvert/ clos

Les traits par lesquels l'auteur caractérise certains espaces, cités dans *Les Vertueux*, se nourrissent également de l'opposition entre deux valeurs sémantiques considérées là encore, respectivement comme positives et négatives.

On a en premier lieu, l'espace ouvert, défini comme « la partie de l'espace non occupée par des constructions, incluant les places, les rues, les zones de recul devant les bâtiments exceptionnels, les espaces verts, les berges de fleuves, etc. » (fr.m.wikipedia.org) « Les espaces ouverts sont des espaces publics et accessibles à tous. Ils peuvent être de différentes formes et tailles, et offrent aux citoyens un lieu de détente, de loisirs et de rencontre. » (espaceurbain.net) S'oppose à lui l'espace clos, qui prends la définition de tout espace qui est totalement ou partiellement fermé, tel un réservoir, un silo, une cave, une trémie, une chambre, une voute... et qui présente un ou plusieurs risques en raison de confinement, tel que le risque d'asphyxie, d'intoxication ou encore d'ensevelissement.

Au fil de la lecture, on remarque que les descriptions des espaces ouverts sont nettement plus valorisantes en comparaison aux descriptions des espaces fermés. Ces endroits positivement décrits semblent insuffler à Yacine Cheraga une bouffée d'air frais et une lueur de bonheur supplémentaire.

Concernant l'espace clos, il nous a fait savoir par le biais de certains passages qu'il s'y sent pas bien. Que dans ce type d'endroit, à commencer par son village natal, il se sent étouffé, en témoigne le superlatif « si » utilisé dans cet énoncé :

«Là-bas dans mon douar le monde était si petit que j'aurais pu le contenir dans le creux de ma main. Je ne risquais pas de me perdre.» (p.86)

Les espaces réduits sont à chaque fois chargé de valeurs négatives. Lisons ce passage entre autres pour le comprendre :

«Hajja logeait dans un réduit à peine plus large qu'une tombe. Elle n'avait pas un seul meuble, hormis une natte étalée par terre, un réchaud à pompe et un brasero. Les murs sans fenêtres suintaient de salpêtre, les encoignures sentaient la rigole et le vomi de chat, quant au parterre, il était rèche à écorcher la plante des pieds.» (p246)

Nous imaginons ainsi une voix abstraite, s'élever entre ces lignes, l'exortant à aller loin de son chez-soi pour explorer le monde et découvrir encore plus que son petit village. Il est en effet manifeste que Yacine n'est aucunement satisfait des espaces clos, l'intérieurs des trains, qui lui procurent, selon ses dires, une expérience clairement désagréable :

«Le lendemain on nous avait verrouillés dans les wagons à bestiaux d'un tortillard qui s'arrêtait de gare en gare pour embarquer d'autres appelés. Nous avons roulé une partie de la nuit entassée sur la paille qui sentait le crottin et la pisse de cheval. Sans un croûton à nous mettre sous la dent.» (p.49)

Poursuivons avec les sorties, on remarque que ces espaces sont loin de susciter le bien-être, ou encore ne serait-ce qu'un peu de confort. Rien qu'en décrivant la scène ci-après, l'auteur parvient à nous faire ressentir le malaise que le personnage éprouve lors de ses déplacements, tant il s'agit là d'une sortie de prison, qui reste malgré l'inconfort qu'elle occasionne, une demeure désirable :

«On nous entassa dans des camions et on nous transporta jusqu'à une caverne à flanc de colline. Nous étions une cinquantaine de forçats armés de pelles et de pioches à creuser un tunnel sur le tracé d'une route que supervisait un géomètre. » (p488)

Le déplacement qui devrait signifier la liberté et l'épanouissement ne l'est pourtant à l'instar de cette nature immense sans limites qui, au lieu de lui procurer la joie, lui inspire tristesse et mélancolie. La rivière qui habituellement enchante les oreilles par la musique que produisent les gargouillis de son eau est décrite comme vidée de son âme :

«Nous retournâmes dans les bois, mes baroudeurs et moi, au même endroit que la veille, et attendîmes la journée entière, tendus de crampes dans les fourrés. La rivière paraissait orpheline de son clapotis ; elle coulait en silence comme une larme émue. Les arbres, en faction sur la berge, étaient tristes. Cruellement délesté de son âme, le petit lopin d'éden languissait de ses absentes, aussi vide de sens qu'un puits.» (p111)

Malgré son amour pour la nature, il est évident que notre jeune berger n'est pas friand des longs voyages, comme en témoigne son départ de Relizane :

«Le jour commençait à poindre. Nous avons laissé Relizane derrière nous et nous nous dirigions sur Frenda. La route en lacets était mauvaise. Les virages trop serrés me donnèrent la nausée. » (p169)

A l'opposé de l'espace clos, nous avons dans le texte de Yasmina Khadra d'innombrables espaces ouverts comme par exemple la ferme de Gildas. En effet, contrairement aux espaces décrits précédemment, dès son arrivée à la ferme de son adjudant-chef, il l'a immédiatement trouvée superbe et l'a aimée et adoptée :

« À la ferme, je m'occupais de la bonne tenue des stalles et des garçons d'écurie. Le vendredi, un souk itinérant déployait ses bâches et ses étals dans un douar au pied de la colline. C'était moi qui faisais les courses. J'aimais la foule des marchés, le cri des vendeurs, les gosses qui se pourchassaient en riant au milieu des ménagères ; c'était l'ambiance de la vie saine, la kermesse de mon enfance. Je sautais dans une petite carriole et filais au galop remplir mes couffins, le vent dans les cheveux. » (p526)

Parmi tous les passages sublimes des espaces ouverts évoqués dans le roman, nous avons également eu droit à la description d'une scène nocturne en pleine nature, soulignant la connexion de notre personnage, avec les merveilles naturelles «La voute céleste, la lune, la faune nocturne ». Tous ces éléments magiques et uniques du phénomène astronomique décrit avec soin et avec une douceur enveloppante nous montrent là encore à quel point le personnage est connecté à la nature, et est un amoureux des espaces ouverts. Cela doit sans doute être lié à son parcours de berger confronté à la guerre, à l'errance, à diverses nuits étoilées...

«C'était le soir. Nous étions rassemblés autour d'un feu de bivouac loin de Bordj Khaled, à humer avec appétit le fumet d'un mouflon en train de rôtir sur la braise. La voute céleste était constellée de millions de petites taches sémillantes. La lune habillait de paillettes le vallonnement des tertres. Dans l'obscurité bleutée, on devinait les manœuvres de la faune nocturne, les proies aussi alertes que leurs prédateurs. » (p397)

3. Espace euphorique/ dysphorique

Le présent point d'analyse s'intéresse à une autre catégorie spatiale organisée selon la dyade euphorie/dysphorie. Définissons d'abord brièvement les termes d'euphorie et de dysphorie.

L'euphorie, de façon simple, selon l'explication apportée par différents dictionnaires, est une situation mentale et émotionnelle présentant un état de bien-être. C'est le fait «de se sentir en harmonie avec soi-même et avec le monde, accompagner d'une sensation de légèreté et de contentement. Cependant, il peut être temporaire et durable. » (fr.m.wikipedia.org)

Par espace euphorique, nous entendons donc, un environnement idéal suscitant des émotions positives et intenses chez un individu, il s'agit ici de Yacine Cheraga.

La dysphorie quant à elle, est définie par : (*Le Trésor de la langue française informatisée TLFi*), comme suit : «Perturbation de l'humeur caractérisée par l'irritabilité et un sentiment déplaisant de tristesse, d'anxiété. Sentiment désagréable de tristesse, d'inadéquation, de déception, ou encore comme le décrit la sociologie, c'est un état de malaise social».

À partir des deux définitions, on peut comprendre que l'euphorie et la dysphorie sont deux états émotionnels qui s'opposent l'un à l'autre. Dans le contexte du roman, ces deux états contradictoires sont représentés par l'auteur à travers le parcours de vie du personnage. Certains passages évoquent des moments de bonheur intense et d'autres, sont marqués par le désespoir et le malaise. L'espace a ainsi de l'impact sur le bien-être ou pas de notre personnage principal. Examinons cela de suite.

Voici un premier lot d'exemples d'espace dysphorique :

«Je n'étais pas bien au camp. Le dépaysement me déprimait. L'endroit était lugubre. La nuit, on entendait hurler les chacals. Le jour, on ne voyait pas âme qui vive à des lieux à la ronde ; ni maisons, ni arbres, ni silhouette à l'horizon. On était en marge du monde, largué au milieu de nulle part. » (p.45) ;

«Le paysage se métamorphosait au fur et à mesure que nous progressions vers l'est. Les hameaux que nous traversions paraissaient abandonnés. De rares cheminées fumaient encore, mais pas une âme ne se manifesta autour des masures rabougries ni dans les étables aux battants déglingués. » (p.77) ;

« Nous reprîmes la route, à pied. La pluie tombait sans discontinuer. Plus nous nous approchions du front, plus le paysage s'enlaidissait. Des traces d'incendies noircissaient les forêts et les clairières. Certains bourgs étaient détruits ; il n'en restait que des ruines calcinées que hantaient quelques fantômes désemparés. Des bêtes de somme erraient dans la brume ; des carcasses d'animaux se décomposaient dans les champs. L'air empestait la mort et la peine. » (p.78)

Comme nous pouvons le constater, le sentiment de mal-être se manifeste avec évidence dans les passages précédents. Ici, les espaces qui sont la cause de sa douleur, sont tous situés en France, un pays autre que le sien. Un sentiment de dépaysement, d'être en exil, qui peut bien évidemment se comprendre sans peine. Lors des quatre années vécues au front, soit en France, Yacine, nous a quelque part, transmis un sentiment de déracinement, d'abandon. Est-il en train de décrire un simple paysage ? Où bien, au-delà de la simple description, il faudrait saisir le sous-entendu ? En effet, en lisons entre les lignes, on peut comprendre qu'il s'agit davantage d'une déchirure identitaire que d'un simple paysage désagréable. C'est le fait de se perdre au milieu de nul part sans repères, en perte de liens avec son passé qu'il essaie plutôt, dirions-nous, de nous communiquer.

Lors de son arrivée en France, pour participer aux côtés des Français à une guerre contre les allemands, il perçoit une atmosphère sombre et oppressante. Une certaine forme d'angoisse et de stress se fait également ressentir. Comme c'est le cas ici :

«Il faisait froid. Autour de nous, la compagne s'emmitonnait de brouillard, muette comme un cimetière. (...) Puis de nouveau la compagne embrumée, les bosquets sans échos, les sentiers qui s'entortillaient, les collines mornes, les bourgades tapies dans leur grisailles et notre quincaillerie qui ferrailait dans le silence pour couvrir nos halètements. » (p70)

Dans l'âpre contexte d'une guerre sans merci, les paysages sont souvent dépeints de manière négative : les couleurs vives et joyeuses de la nature sont remplacées par des tons grisâtres et sombres, par des ruines, par du sang, par le chaos... Sa situation et son ressenti ne semble pas être très différents dans son propre pays non plus, plus précisément dans son misérable douar, où les conditions de vie étaient lamentables, là encore, été comme hiver, le strict minimum de confort nécessaire est inexistant :

«Notre hameau n'avait même pas de noms. L'été, c'était la fournaise. Les corbeaux montaient très haut dans le ciel et piquaient du bec, droit sur les rochers ; les chiens suffoquaient à

l'ombre des arbres, la langue pendante sur la gueule ; quant aux bourriques, elles se vautraient dans leurs crottes et se laissaient dévorer par les mouches sans broncher. En hiver, on avait beau brûler du bois toute la nuit, colmater les brèches du gourbi et se serrer à quatre sous la couverture pour ne pas geler, certains ne répondaient pas à l'appel au matin. » (p65)

Dans son douar isolé, comme dans celui où vit sa sœur, la voix de la pauvreté résonne. En effet, dans son village d'origine le manque de moyen de subsistance n'épargne ni les humains ni les animaux. Yacine Cheraga a souligné cela à plusieurs reprises. Voici un exemple :

«Il m'a fallu une demi-journée pour atteindre BirSaket, un lamentable douar coincé entre un ravin et une colline déchiquetée. Une vingtaine de taudis se barricadait derrière des haies de nopals. Des chiens squelettiques erraient çà et là, sous l'œil impassible des ânes. Des gamins nus jouaient dans la poussière, le crâne rasé, le minois barbouillé. » (p.191)

La description d'un paysage situé en plein désert suscite également notre attention. Est-ce vraiment l'espace qui est « atrocement plat » et « la roche sans âme et sans vertu » ou bien est-ce, au-delà de ce qu'il voit devant lui, le reflet de ce qu'il ressent à ce moment où il est dévasté, l'espace décrit, est sans doute hostile, mais l'état d'âme du narrateur l'est tout autant :

«Par endroits, au milieu d'une terre atrocement plate, pareille à des plaintes que le mutisme du désert ne pouvait contenir, surgissait la roche sans âme et sans vertu que l'érosion violentait en toute impunité. » (p.319)

Le thème des conditions contraignantes et de la résignation face aux températures extrêmes, réapparaît fréquemment dans le roman. L'auteur insiste sur ces aspects, comme pour rappeler le manque énorme des moyens de survie :

«Comment survivre aux nuits hivernales des Hauts Plateaux qui, cette année-là furent particulièrement sévères. Le matin le sol était recouvert de verglas et les points d'eau gelés.» (p337)

Il est vrai que l'auteur, en évoquant le douar où vivait le personnage, laisse apparaître un certain désamour pour son village natal et une absence d'attachement. Cependant, après son départ à Oran, disons, des mois plus tard, une vague de nostalgie l'a saisi lorsqu'il a comparé son propre village à Jenane Jato. À ce moment-là, il se rappelle de la générosité et l'entraide qui caractérisait les habitants de son village, aussi misérables soient-ils. Cette caractéristique, même au plus profond de la détresse qu'il croyait avoir atteint, fait du village un souvenir empreint de

nostalgie mêlée au bonheur et à la fierté d'avoir appartenu à une communauté qui sait se serrer les coudes entre elle dans les moments durs de la vie :

«Dans mon douar natal, l'entre-soi rendait la misère supportable. Nous étions trop pauvres pour prétendre nourrir le voisin, mais nous étions solidaires et unis dans la pauvreté et la maladie. » (p216)

Des espaces euphoriques, se sont eux aussi présentées à Yacine, même en France. Rien n'est jamais tout noir ni tout blanc, semble nous dire le narrateur. A la rivière, lorsque soudain ils aperçoivent, lui et ses frères baroudeurs, des filles qui «s'amusaient à se faire noyer, cabriolaient dans l'eau. Leur robe collée à leur peau blanche conférait à leur silhouette quelque chose de divin. » (les Vertueux. Yasmina khadra) Yacine s'est senti au paradis en compagnie des Houries.

Au cœur de toute la barbarie qu'une guerre peut engendrer, un instant incroyable leur a été offert, comme un signe de la Providence pour dire que la vie humaine est sans cesse régie par des moments changeants. Ce passage indique aussi la capacité de l'être humain à retrouver sa véritable essence même au milieu de la plus brutale des réalités :

«À cet instant là au milieu des arbres, face à cette rivière qui nous restituaient à nous-mêmes avec une délicieuse violence, nous renaquîmes à nos émotions d'enfants éblouis, sains d'esprit, sublimes de naïveté et d'émerveillement.» (p.110)

Des moments empreints d'euphorie, dans son pays natal, il en a connu aussi : « émerveillé par le pays qui était le mien et que je découvrais pour la première fois ». (Les Vertueux) D'ailleurs, son émerveillement ainsi que son appréciation pour sa patrie, se font remarquer à première lecture :

«Pendant que le train nous emportait vers notre destin, je contemplais les plaines et les collines qui défilaient sous mes yeux ébahis, les fermes qui scintillaient au soleil, les vaches qui broutaient dans de verts pâturages et les villages coquets. J'étais émerveillé par le pays qui était le mien et que je découvrais pour la première fois de ma vie. Si je résistais au sommeil qui m'engourdissait, c'était pour ne rien rater de ces paysages éblouissants qui s'offraient à moi, certain qu'à mon retour je pourrais, moi aussi, en profiter.» (p.58)

Visiblement, notre protagoniste, au cours de son parcours de vie, n'ayant jamais perdu la foi, le droit chemin, ni l'espoir en des jours meilleurs, a été confronté à diverses atrocités de ce monde, et a vécu comme s'il avait vécu cent ans. Son destin l'a contraint à entasser des malheurs et à

accumuler des tragédies. La vie lui a également enseigné à se méfier même du plus proche de ses amis. Cependant il a aussi partagé avec nous des moments de rêve et de joie, dit euphoriques.

(Chapitre 2)

La symbolique des espaces

Jean-Yve Tadié dans son *Récit poétique* (1978 : 47) écrit : « dans un texte, l'espace se définit comme l'ensemble des signes qui produisent un effet de représentations. »

L'ambition de ce chapitre, on l'aura compris, est de faire le point sur le sens symbolique qu'indique chacun des deux espaces principaux du roman, en l'occurrence, la khaima et la kenadsa. Quel emploi, autrement dit, Yasmina Khadra fait-il de ces deux espaces?

Avant de les étudier, une question s'impose à nous : qu'est-ce qu'un espace symbolique? Il est vrai que les romantiques allemands tels que Goethe, Schlegel, Walter Benjamin ont opposé le symbole à l'allégorie², mais cela ne compte pas ici étant donné que dans les deux cas, il s'agit d'une mise en scène d'éléments dont l'interprétation dépasse la signification habituelle. Par la symbolique des espaces, il faudrait donc entendre ici espaces allégoriques au sens traditionnel de l'allégorie, c'est-à-dire, rendre présente, par une représentation figurée, une idée abstraite : le serpent pour le mal, le drapeau blanc pour la capitulation, Cupidon pour l'amour...

Selon le Petit Robert, l'allégorie est une « suite d'éléments descriptifs ou narratifs dont chacun correspond aux divers détails de l'idée qu'ils prétendent exprimer. »

Tony Jappy, quant à lui, dans « L'allégorie du visuel » (2005) dit ceci : « (...) l'allégorie, technique ancienne et médiévale selon l'expression de J. Whitman, était à l'origine une pratique de la langue parlée. En effet, l'étymologie du terme le fait dériver du grec *αλληγορία*, action consistant à dire une chose et en même temps à en signifier une autre. »

La khaima de Caid Brahim, et la Kenadsa, que nous aborderons dans les lignes subséquentes, sont donc, de notre point de vue, des espaces allégoriques dont la fonction, pour le dire d'emblée, est de traduire l'élévation spirituelle du personnage principal de l'œuvre, en l'occurrence, Yacine Cheraga. Les deux espaces représentent respectivement le point de départ et le point d'arrivée de la quête de la maturation du personnage. Pour l'expliquer, nous partirons de l'opposition entre le pouvoir, synonyme ici du mal qu'incarne le Caid Brahim, et l'amour du bien associé à la tranquillité de l'âme auquel aspire Yacine Cheraga. Examinons cela de suite.

² A lire Margantini Laurent (2001), « L'allégorie romantique », *Romantisme*, n°152, p.13-26

1.L'allégorie de la khaima

La khaima et la Kenadsa, comme nous le verrons dans ce qui suit, correspondent aux deux moments traditionnels de la vie spirituelle : l'avant et l'après l'élevation. A les examiner de près, les passages associés aux deux espaces nommés tracent une grande ligne assez nette pour comprendre le rôle attribué à chacun d'eux.

Commençons par la figure spatiale de la Khaima.

A la lumière des premières pages, et ce malgré une journée marquée par la peur, l'inquiétude, l'incompréhension et le doute pour le jeune berger, cela ne l'a pas empêché de nous transmettre, avec une touche de poésie, la beauté du paysage et la douceur du temps ce jour-là, " chaud comme le ventre d'un chiot", lors de son trajet avec Babai pour se rendre à la Kheima :

« Je m'en souviens comme si c'était hier, c'était un beau jour de septembre, chaud comme le ventre d'un chiot. Les montagnes qui se profilaient à l'horizon rappelaient des divinités endormies, les hanches harmonieuses et les bras tendu vers on ignore quelle oblation. De rares nuages blancs s'effilocheaient dans le ciel tandis qu'un épervier, ivre d'espace et de vent, lançait des cris perçant comme on jette un sort. Je me souviens de la piste crevassée qui m'éloignaient des miens, des arbres mornes qui jalonnaient mon destin, des crissements des roues chahutant le silence profond de la garrigue, de Babai qui somnolait sur son banc, le fouet enroulé autour de son bras comme un serpent. » (p.19)

Cet espace que l'on peut considérer comme le point de départ de la quête de soi de Yacine Cheraga représente, pour ne citer que cela, l'immensité et la prospérité :

« Lorsqu'on dispose d'un domaine aussi imprenable qu'une forteresse, pavoisé de jardins en fleurs, avec un palais au milieu et, sur une aile, des tentes grandes comme des chapiteaux, et sur l'autre, un haras hennissant de pur-sang splendides, on n'a pas besoin d'avoir un dieu puisqu'on l'est presque. » (p.23)

La Khaima figure l'espace du pouvoir surtout :

«Je réalise enfin pourquoi le monde du caïd était aux antipodes du notre et pourquoi on disait de Gaid Brahim qu'il était aussi puissant qu'un sultan et riche à subvenir aux besoins de ses descendants pendant mille ans. Lorsqu'on dispose d'un domaine aussi imprenable qu'une forteresse, pavoisé de jardins en fleurs, avec un palais au milieu et, sur une aile, des tentes

grandes comme des chapiteaux, et sur l'autre, un haras hennissant de pur-sang splendides, on n'a pas besoin d'avoir un dieu puisqu'on l'est presque.» (p.23-24)

Intimidé par la grandeur et la saillance de l'endroit, il dit sous le coup de l'émerveillement ceci :

«Jamais je n'avais pensé qu'une maison puisse compter autant de fenêtres, s'étager sur deux niveaux et se couvrir d'une tonne de tuiles sans s'effondrer. Je venais d'une bourgade miteuse où les taudis étaient faits de torchis et de poutrelles moises, avec des portes branlantes et des toits qui fuyaient pendant la saison des pluies. Me retrouver d'un coup, sans préavis aucun, moi qui n'avait jamais quitté mon douar, devant une demeure imposante, aux façades crénelées d'une blancheur éclatante et au portail massif taillé dans du bois noble et clouté de cuivre, dépassait mon imagination. » (p23-24)

Un lieu magique, édénique, divin, pense-t-il :

«Après la relaxation, on me remit des vêtements neufs et doux comme une caresse et on m'installa dans une chambre qui sentais l'encens. Il y avait un lit recouvert de draps blancs, une table haute avec un tiroir, une chaise rembourrée, un candélabre sur une commode et, sur les murs, de large tapis représentant des caravanes au coucher du soleil une partie de chasse et des odalisques dansants. » (p.25)

L'endroit est aussi beau qu'effrayant :

«Au moment où je songeai à me mettre au lit, un valet me somma de le suivre. Il me conduisit à travers un long corridor, me fit gravir un escalier, me poussa dans une salle immense et se retira.

J'attendis, debout au milieu de banquettes capitonnées, entre une gazelle empaillée et une selle brodée. De part et d'autre de la fenêtre se dressait une horloge à pendule dans son armure en bois et un gigantesque samovar aux anses enrobées de peau de léopard.» (p.29)

Ici, trône le diable ou le divin, s'interroge-t-il en silence :

« Il me poussa gentiment vers une sorte de trône revêtu d'étoffes précieuses. » (p30)

Il le saura bientôt maintenant que le Caid Brahim et en face de lui :

«Il quitta son trône et vint pauser sa main sur mon épaule.» (p.40)

Dans l'immense Kheima des Boussaid, le luxe règne en maître, s'étalant comme un tableau vivant de richesse et de grandeur. Chaque coin de ce lieu prestigieux respire l'élégance, Chaque recoin de cet espace sacré exhale un parfum enivrant de prestige, rappelant la puissance et la

prospérité de Gaid Brahim. Au milieu de cette grande tente, les colonnes imposantes semblent solides et racontent des histoires de puissance.

Chaque détail, chaque ornement, résonne comme un éloge à la grandeur de la famille Boussaid et à la richesse incommensurable de Gaid Brahim. Et dans cet endroit, dans ce sanctuaire du luxe, le temps semble suspendu capturant la splendeur de ceux qui l'ont créé. (p. 23-24)

Aux yeux du jeune berger, Yacine, la grande Khaima semblait être un monde à part, un monde vaste et sacré, où il n'aurait jamais osé y pénétrer, « *Il quitta son trône (...)* » Pour lui, habitué à des modestes chaumières à peine habitables qu'il croisait sur son chemin, ce lieu imposant représentait une sphère inatteignable, disons presque mythique.

On remarque alors que le narrateur perçoit, sans s'en rendre forcément compte, la Grande Kheima comme étant un endroit de très haute importance, un endroit divin.

D'autant plus que le Kaid est doté d'une capacité à tout savoir, et tout lui est insufflé à l'oreille dans les moindres détails, il était informé de tout :

« *Les gens n'exagéraient pas lorsqu'ils affirmaient que Gaid Brahim regardait à travers nos yeux et écoutait avec nos oreilles, qu'il était au courant de tout ce qui se passait sur ses terres et qu'il était capable de deviner jusqu'au sexe d'un fœtus dans le ventre de sa mère.* » (p.38)

2. L'allégorie de la kenadsa

Aux antipodes de la Khaima, la Kenadsa représente l'autre aspect de l'âme de Yacine Cheraga ; celui qui correspond à un niveau ontologique supérieur. La figure de la kenadsa en tant qu'élément spatial est ici chargée de valeurs symboliques positives : elle est non seulement un « havre de paix », mais comme le dit Yacine Cheraga lui-même, la Kenadsa est le lieu où se produit l'harmonie entre le cœur et l'âme. C'est le lieu où la sérénité règne en lui et autour de lui. Ici, personne ne craint personne et chacun se sent en sécurité avec les autres :

« Kenadsa est un havre de quiétude et de recueillement, clamait-il, une oasis sacrée ou l'âme et le cœur ne font qu'un. Là-bas, même les démons se découvrent de la retenue. Nos portes n'ont pas de loquet. Chez nous, les étrangers sont des envoyés de dieu. Ils n'ont même pas besoin de demander l'hospitalité. Nous leur ouvrons notre cœur plus grand que nos bras, et lorsqu'ils nous quittent, nous jetons de l'eau derrière eux en guise de libation afin que rien de fâcheux ne leur arrive sur la route. » (p338)

On ne comprendrait pas la signification de cette sultane des Oasis si on ne s'interroge pas sur sa valeur spirituelle. La Kenadsa, c'est lui qui le dit, est un lieu béni, il est le lieu de la communion avec la transcendance :

«Le souvenir de Bouih me traversa l'esprit. Sans m'en rendre compte, j'étais debout, la main en visière, pour saisir la dimension de ce village séculaire qui, porte bénie entre toutes, s'ouvrait sur le Sahara. C'était donc cette citadelle dont me parlait Bouih, avec des trémolos dans la gorge.

Et elle était là, offrande au bout de la route, Kenadsa, la sultane des oasis, la gardienne mille fois sanctifiée de la mémoire des Doui-Menia, la patrie des marabouts que les troubadours célébraient dans les souks devant des mioches ébahis.» (p.414)

Là encore, la description s'inscrit dans une perspective spirituelle. Dire que la Kenadsa est une terre sacrée, c'est lui conférer une valeur d'exception. A ses yeux, et on l'entend bien, elle représente le jardin d'Eden où tout le monde s'aime, où tout le monde vit ensemble en harmonie :

«Le soir, lorsque la fraîcheur venait à bout des dernières poches de la chaleur, je m'isolais avec Mariem dans un coin du jardin et nous restions longtemps à contempler les étoiles qui constellaient le ciel de millions de promesses. Bouih n'avais pas exagéré. Kenadsa était un havre de salut. Humbles et respectueux, ses gens étaient si calmes et si bienveillants qu'on les

aurait crus habités d'une âme sainte. On n'entendait pas une voix plus haute que l'autre, l'injure en ces terres sacrées étant proscrite et la vanité considérée comme la plus vilaine des flétrissures.» (p.423)

Son amour pour cet endroit est exprimé de différentes manière et pour le dire encore une fois, il ajoute ceci :

«Ici chaque herbe était gorgée d'un sang preux, chaque caillou contenait une épopée. La plaine bruissait d'une vaillance immémoriale dont l'écho se répercutait de génération en génération, aussi solennel et strict qu'un serment fait aux morts. Sur ce territoire craquelé, sévèrement tailladé par la fournaise estivale et le gel de l'hiver, les inextricables ramifications des rivières mortes se voulaient calligraphies. Les dattiers, en faction dans les vergers, semblaient veiller sur chaque chose comme on veille sur un mausolée. L'air sentait la piété, la sagesse et l'authenticité. » (p.414)

La description qu'il en fait suffit, pensons-nous, à saisir la paix qui vient et s'unit à lui. Le «nul autre pareil» qu'il emploie se passe de tout commentaire tant il nous communique la grâce qu'il ressent à l'ombre de ces palmiers que l'on peut imaginer géants :

« La fournaise nous empêcha de poursuivre notre petite virée. Nous nous rabattîmes sur le potager bercé par le clapotis des foggaras. Après avoir déjeuné à l'ombre des palmiers, nous piquâmes une sieste à nulle autre pareille, dans l'air frais et délicieusement lénifiant de l'oasis. » (p.420)

Et pour toutes ces raisons :

«Nulle part je ne me suis senti plus humain et pleinement en paix avec moi-même qu'à Kenadsa, auprès de ce petit bonheur aux yeux immenses qui me consolait de mes absents. » (p.423)

Suite à quoi il a pris cette décision :

« J'ai choisi de finir la mienne à Kenadsa, auprès de ma rose des sables. Les gens du Ksar millénaire sont des êtres de lumière et de charité fraternelle. Je ne pouvais espérer meilleure retraite que leur sagesse. Ni plus belle oasis que les yeux de Mariem.» (p.538)

La Kenadsa est l'élue de son cœur et pour cela il ne la quittera plus jamais :

«Mon fils nous rend visite régulièrement. Tantôt seul, tantôt avec sa femme et nos petits-enfants. Il nous a suppliés de retourner avec lui à Ténès. Mariem ne voulait pas, et moi, je ne

*pouvais pas. J'aime trop les dunes pour me passer de leurs partitions sous la fougue du vent.
Il n'y a que le folklore ténu du désert pour célébrer mon bonheur retrouvé. » (p.538)*

(Chapitre 3)

Espace et personnage

Dans ce troisième et dernier chapitre, que l'on trouvera sans doute un peu trop court, faute malheureusement de temps, l'attention sera portée sur le problème de l'errance auquel est confronté tout être humain. *Les Vertueux* qui, selon nous, est une oeuvre à tonalité spirituelle, met en question la problématique de l'éveil de soi.

Le récit met en scène, à travers les différentes pérégrinations spatiales, le processus de formation et de transformation qui permet à Yacine Cheraga d'acquiescer une sagesse, qu'il avait déjà en quelque sorte au départ de son aventure, mais qui n'était pas consciente. Cette sagesse, qu'il atteindra au terme de son parcours initiatique et qui lui a été donc donnée, va changer son statut ontologique. A la fin du cycle mort/renaissance, qu'on peut appeler : résurgence, et qui caractérise toute aventure initiatique, Yacine Cheraga sera « autre » : il sera celui qu'il a choisi d'être après s'être débarrassé des émotions qui rendaient son ascension difficile, voire impossible.

Cette quête de soi et de maturation spirituelle qui trouve un écho dans le récit mythique d'Ulysse est ce qui retiendra notre attention dans les lignes suivantes.

1. Yacine Cheraga, un personnage ulyssien

«Qu'est-ce que voyager ? Une question que se pose Claude Brunet (2013) et à laquelle il répond par ceci : C'est passer du temps à parcourir des lieux et, plus encore, c'est être marqué par ce déplacement spatio-temporel. Aussi convient-il de rappeler la phrase de Claude Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques* : "on court le monde d'abord à la recherche de soi" ».

Dans l'imaginaire de tout lecteur, occidental soit-il ou oriental, le personnage de référence associé à l'errance et au retour chez soi, c'est Ulysse.

Pour sortir de l'anonymat dans lequel l'exil l'a jeté et pour lutter contre l'oubli de soi, le roi d'Ithaque s'oblige à se réentendre dire :

« Je suis Ulysse, fils de Laërte ; par mes ruses j'intéresse tous les hommes, et ma gloire intéresse le ciel. J'habite Ithaque, qui s'aperçoit de loin [...]. L'île est rocheuse, mais c'est une bonne nourrice de jeunes hommes. Non, je ne puis trouver rien de plus doux à voir que cette terre. Calypso, l'illustre déesse, cherchait à me retenir auprès d'elle dans sa grotte creuse, car elle avait le désir de m'avoir pour époux. Et Circé de même me gardait prisonnier dans son manoir, la magicienne habitante d'Aiaïé, car elle avait désir de m'avoir pour époux ; mais jamais elle

ne persuadait mon cœur au fond de ma poitrine ; tant il est vrai que rien n'est plus doux que la patrie et les parents, même si l'on habite un riche domaine loin d'eux en terre étrangère »³

Yacine Cheraga a connu le même périple que le personnage d'Homère. Lui aussi, a erré dans l'espace géographique algérien et français. Lui aussi a connu la fatigue, la faim, le désespoir et comme Ulysse, il a, lui aussi, grâce à toutes les épreuves vécues, appris des leçons de vie. Nous y reviendront dans le titre suivant. Pour l'instant rappelons ici brièvement, bien qu'il soient connus de tous, certains épisodes du parcours de cet héros de l'Antiquité.

Selon Alessandra Lukinovich, écrit Pierre-Yves Brandt (2011), « le voyage du personnage d'Homère comprend douze étapes organisées entre elles selon une structure circulaire qui articule des analogies et des oppositions selon un ordre bien précis.»

Le cercle, explique Rollo F. & Menneret L.(2018), contient deux rectangles dont l'un symbolise les tentations séductrices (Les Lotophages, Circé, les Sirènes, Calypso) et l'autre les monstres dévorateurs (Le Cyclope, les Lestrigons, Scylla, Charybde). Quatre étapes (Eole, Chez les morts, Thrinacie, les Phéaciens) ne sont pas touchées par les rectangles et représentent à chaque fois la fin de l'une d'elles. De ces quatre étapes, deux aggravent la situation et deux l'améliorent.

Rappelons à présent qui était Ulysse :

Nous entreprendrons un voyage dans la mythologie grecque. En explorant l'histoire d'Ulysse, on se rendra compte de l'approche et de la ressemblance des faits entre l'errance et le destin du héros grec ainsi que celui de Yacine Cherraga.

Avant tout, nous devons reconnaître le fait que l'odyssée d'Ulysse est l'une des plus importantes œuvres de la littérature occidentale. Elle est racontée par Homère, un poète épique de la Grèce antique, qui a vécu entre le septième et le huitième siècle. Il est l'auteur des deux grands poèmes : l'Iliade et l'odyssée. Sa place dans la littérature grecque est majeure, Il était surnommé « le Poète » par les anciens. (https://fr.wikipedia.org/wiki/Hom%C3%A8re#cite_ref-1)

L'histoire d'Ulysse est également connue sous le nom de l'Odyssée en grec. Ulysse, fils du roi Laërte et de la reine Anticlée, hérita le trône par droit de naissance, pour devenir à son tour le roi de l'Ithaque, une île située en Grèce.

Il est l'auteur de la célèbre ruse qui consiste à se cacher dans le ventre d'un cheval en bois durant la guerre de Troie. Après s'en être sorti vaincu d'une guerre qui a duré dix ans, son seul désir est désormais de pouvoir rentrer chez lui au plus vite afin de retrouver sa bien aimée Pénélope et son fils Télémaque.

³ Homère, *L'Odyssée*, traduction de Médéric Dufour et Jeanne Raison, Paris, Éditions Flammarion, 2009.

Cependant rien ne se passe comme il l'avait souhaité, la nature s'est retournée contre lui et les péripéties de son voyage pour gagner son pays furent énormes et éprouvantes.

Cela dit, après avoir pris le bateau pour rentrer sur sa terre natale, le premier obstacle se présente à lui, il s'agit des Cicones, « une tribu mythique dont la ville principale est Ismara » (<https://fr.wikipedia.org/wiki/Cicones>) sur son chemin de retour, avec ses hommes, ils attaquèrent la ville, les Cicones contre-attaquent et tuent alors plusieurs de ses hommes, avant de se retirer et de reprendre la route.

Il enchaîne son périple, en rencontrant les Lotophages, comme l'indique leurs noms, ils sont des « mangeurs de lotos » une plante dont la consommation a la propriété de faire oublier à ceux qui en mangent qui ils sont et d'où ils viennent. (*Dictionnaire de l'Antiquité*, M.C Howatson dir., Paris, coll. Bouquins, Robert Laffont, 1993, p. 580).

Ils se nourrissent et offrent de l'herbe de lotus aux hommes d'Ulysse, sauf que celui qui en consomme oubliera définitivement l'envie de rentrer chez lui, ce fut le cas pour certains de ses hommes, cependant Ulysse ne les abandonnera pas et parviendra à les ramener de force.

En reprenant leur chemin, ayant remarqué une caverne remplie de provision, ils se dirigèrent là-bas, ils furent capturés par le cyclope Polyphème, fils du dieu de la mer, Poséidon, un géant sauvage avec un seul œil au milieu du front, qui les enferma pour les avaler. Cependant Ulysse parvient à se sauver en se cachant derrière les moutons du cyclope au moment où il les libère pour pétré, et ce après avoir réussi à lui enfoncer un pieu dans l'œil et à le rendre aveugle par pur ruse et trahison, tout en restant prudent et discret quant à son identité. (http://fr.wikidia.org/w/index.php?title=Ulysse_et_le_cyclope&oldid=2090733)

Après s'être échappé du cyclope Polyphème, en reprenant leur chemin vers l'Ithaque, ils passent par l'île d'Éole, le dieu des vents. Il les aida en leur donnant une boîte contenant tous les sens du vent, à l'exception de celui qui soufflerait vers leurs pays. Cependant, comme on le dit si bien, « la curiosité tue », les hommes d'Ulysse croyant que la boîte contenait un trésor, ils l'ouvrent, et alors que tous les vents s'en échappent, les éloignant encore plus de leur destination.

De là, leur voyage les conduit chez les Lestrygons. Dans la mythologie grecque, les Lestrygons sont un peuple mythique de géants féroces et anthropophages, mangeurs d'hommes (*Odyssée*, X, 82-86) Ceux-ci dévorent plusieurs des hommes d'Ulysse et détruisent tout leurs navires n'en laissant qu'un seul.

Loin d'en avoir terminé ! Le roi et ses hommes atterrirent sur l'île de la magicienne Circé, qui les transforma en cochons. Néanmoins, grâce à l'aide d'Hermès, Ulysse prends une potion contre cette magie, il resta ainsi humain et parvint à sauver ses hommes. Ils restèrent chez Circé un an avant de reprendre à nouveau la mer.

Il descend, suite aux conseils de Circé, aux enfers, à la recherche du devin Tirésias, qui lui dirait tout ce qu'il doit éviter sur son chemin et comment parvenir à rentrer chez lui.

Sur le chemin de son retour des enfers, ils durent, lui et ses hommes passés près des sirènes mi-femmes mi-oiseaux dont la voie et les chants ensorcelants, parviennent à attirer les marins vers la mort. Pris par la tentation, mais toujours aussi vigilant et intelligent, il décida de garder les oreilles ouvertes tout en étant attaché au mât de son bateau, mais de boucher les oreilles de ses hommes afin qu'ils n'entendent pas les chants mortels.

Même après toutes ces aventures, Ulysse en subit davantage. Empruntant le chemin qui le conduirait chez lui, il doit passer par « charybde » une sorte d'un tourbillon dévastateur, et pas que, dans ce tourbillon se trouve aussi Scylla, un monstre connu pour avoir six têtes, et qui dévora certains des hommes d'Ulysse avant que ceux-ci parviennent à passer et à s'en sortir.

Étant encore loin d'avoir gagné son pays, Ulysse atterrit avec ses hommes, sur l'île du soleil, où il les prévient de ne toucher à absolument aucune vache car elles appartiennent au dieu Hélios. Saisie par la faim, ils ne résistèrent pas et désobéissent à l'avertissement d'Ulysse. Zeus, mécontent de cette déstabilisation qu'ils ont osé causer, il les foudroie tous, ne laissant qu'Ulysse vivant, car lui, n'avait pas touché aux vaches.

Désormais, dévasté et perdu, Ulysse poursuit son chemin seul. La poisse ne cesse de le rattraper, il échoue cette fois-ci sur l'île de la nymphe Calypso, qui le retient prisonnier pendant sept longues années. Elle ne le laisse partir qu'après avoir reçu l'ordre des dieux de le libérer.

Une âme charitable se présenta à lui, pour enfin l'aider à rentrer chez lui et à rejoindre les siens, Nausicaa, la fille du roi des Phéaciens, qui le secouru après avoir fait naufrage, et son père, l'accueillirent à bras ouverts. Touchés par son histoire et tout ce qu'il avait enduré pour pouvoir gagner son pays et retrouver sa famille, ils l'aidèrent à rentrer chez lui.

Il est clair que l'errance semble être le terme qui résume et qui convient parfaitement au parcours de vie du roi Ulysse, l'Odysseus. Son voyage à travers les mers et les terres lointaines, représente le cœur de l'épopée d'Homère, l'Odyssee.

Sa résilience, sa persévérance, sa force et son intelligence, voir même sa rusée, lui ont été la clef de sa réussite. Son parcours fut extrêmement riche en aventures, en événements et en voyages, il a erré pendant des années et des années sans jamais baisser les bras ni perdre espoir, bien au contraire, penser à sa bien-aimé et à son fils qu'il avait laissé bébé autrefois, lui a toujours inspiré le courage et la détermination à tout faire pour pouvoir arriver un jour à les retrouver.

N'est-ce pas également le cas de notre brave Yacine, qui, bien après des années d'errance et de solitude n'a jamais un jour abandonné l'espoir de retrouver les siens ? Malgré toutes les épreuves qui lui sont tombées dessus par excès de naïveté et de gentillesse, il est à son tour doté d'une foi inébranlable et armée d'une patience infinie qui ont souvent illuminé son chemin, allons jusqu'à l'aider à parvenir à la septième marche de l'arc-en-ciel dont parle le manuscrit des anciens, « le pardon » sans doute. Yacine pense avoir atteint le palier qui le rapproche le plus du salut de son âme. En effet depuis qu'il a choisi de pardonner, il ne frémit qu'aux choses qui apaisent le cœur et l'esprit. (Yasmina Khadra les vertueux, P540)

La lutte incessante contre des forces qui les dépassent, l'espérance et l'errance, font les plus grands points communs entre deux grands hommes : Ulysse, le roi de l'Ithaque et Yacine cherraga, un simple berger des Hauts-plateaux. Nous essayerons ici, de mettre en lumière certains de ces traits de ressemblance.

Après ce rappel, il est aisé de remarquer, à la lecture des passages ci-après, le lien qui lie les deux personnages cités supra. Le retour du verbe *errer* dans la bouche du personnage des *Vertueux*, qu'il exploite d'ailleurs sous différentes déclinaisons, nous semble suffisant à établir un parallèle. L'idée avancée par les deux verbes employés ici, et qui sont selon nous fortement synonymes, rend compte du long parcours acheminé et des inombrables épreuves subies :

«J'avais erré six jours durant dans la Hamada» (p317)

«Je m'étais égaré à plusieurs reprises sur les chemins»(p187)

Comme Ulysse le retour sur le lieu natal dit la perte de l'identité d'origine. Le passage suivant fait remarquer un changement de vision fortement influencée par le long exil que le destin a infligé à Yacine Cheraga :

«J'avais erré six jours durant dans la Hamada, survivant grâce à la générosité des Bédouins, avant de déboucher sur le ravin de la rivière morte. BirSaket n'avaient pas changé. C'étaient les mêmes taudis, les mêmes chiens ensommeillés, les mêmes baudets vautrés dans la poussière, la mêmemisère apprivoisée – sauf pour la bicoque de mon beau-frère. Il n'en restait que des brèchesbéantes dans les murs, une porte déglinguée et un toit défoncé. A l'intérieur, tout avait disparu.» (p317)

Désormais il n'est plus le même Yacine du passé : bien que le caroubier et le figuier endommagés, auxquels il s'identifie, soient toujours là, le douar de l'enfance se présente comme un lieu de tension qui engage différemment la question du rapport à soi :

«Je m'étais égaré à plusieurs reprises sur les chemins qui menaient à mon douar avant de déboucher par hasard sur le marabout de Sidi Oukil que j'avais pu identifier grâce au caroubier séculaire dominant la colline. Le hameau était plongé dans l'obscurité. Des chiens aboyaient ; l'écho de leurs jappements se répercutait dans le noir comme des sortilèges.

Une ruine calcinée indiquait l'endroit où se tenait le gourbi de ma famille. Notre enclos avait disparu. Il ne restait, de notre figuier, qu'un tronc carbonisé. » (p187)

L'évolution du statut ontologique du personnage se dit également à travers l'absence des siens :

«J'ai cherché ma famille dans les douars, dans les souks, dans les fermes ; personne ne se souvenait d'un manchot.» (p.195)

C'est en raison de cette absence prolongée que le changement de vision s'est produit :

«Des mois passèrent.

Je tournais en rond dans la chaleur poussiéreuse de la Tahtaha, tantôt à traquer des silhouettes dans la mêlée, tantôt à essayer de me faire une raison. (p.222) ;

« Je passai des années à terrasser les champs pour tracer des routes, à creuser des tunnels à travers les montagnes, à vaciller sous les injures et les brimades. Les jours étaient tellement identiques que j'avais perdu la notion du temps. » (p494)

L'exil a forgé sa nouvelle façon de voir le monde et le premier à le reconnaître est Yacine Chéraga lui-même :

«Ça y'a pas à débattre, la France, c'est très joli. Mais pas pour longtemps... au début, j'étais comme un moineau qui découvre son premier printemps. Au début, ouais, ça valait le détour. Les séquelles de la guerre ne gâchaient pas tout. Marseille avait le festif et Paris était pimpante telle une courtisane. (...) » (p266)

2. Espaces initiatiques

Ainsi que nous pouvons le constater, la définition de l'espace initiatique que nous en donne ici Geneviève Calame-Griaule (1996 : 33) est solidaire des contes africains relevant de l'oralité. Le lieu où se fait l'initiation est selon la tradition un espace sauvage dont la fonction est d'humaniser ou de civiliser l'initié :

«L'espace initiatique, c'est-à-dire l'endroit où s'accomplissent les rites, est en opposition classique avec le village, lieu social, lieu culturel, habité par des humains ; c'est donc un espace sauvage, situé dans la brousse ou la forêt, un lieu naturel, défini comme le domaine des non-humains, génies, esprits, ogres, défunts, etc. »

Dans le cas des *Vertueux*, le roman de Yasmina Khadra, l'espace que nous qualifions d'initiatique est un espace dont le rôle, indépendamment de sa nature ou de sa localisation, est de transformer l'initié.

Yacine Chéraga, après son retour de la guerre notamment, a connu sur son chemin de vie différentes péripéties qui l'ont empêché de retrouver les siens assez rapidement. Au cours de sa traversée, il s'est séjourné dans différents endroits où il a été soumis à différentes épreuves dont chacune a été un moment de découverte de soi. Chaque étape de sa quête offre une leçon de vie.

Comme nous le disions, l'étude, dans ce qui suit, va être accès sur les principales phases du voyage-retour de Yacine Cheraga. Les phases qui jalonnent le parcours du personnage, ainsi que nous le verrons, suivent un mouvement de remontée et de descente et peuvent donc être classées selon deux catégories : celles marquée par l'oubli du passé et celles qui correspondent à des moments de nostalgie, de retour du passé.

2.1. L'oubli du passé

Des moments de perte de soi-même, Yacine Cheraga en connaît. A l'instar d'Ulysse, il lui arrive aussi d'oublier son passé, en compagnie notamment des figures féminines. En présence de celles qu'il aime appeler les Sylphides, le fils de Selam lui aussi, ne se souviens de rien, ni de lui-même ni des siens. Auprès de ces femmes enchanteresses Yacine oublie son malheur et se saisit à bras ouverts du bonheur qui vient à sa rencontre :

«C'est Sid qui m'avait appris à fumer. C'est encore lui qui m'avait donné le courage de faire le mur, un soir, pour aller voir les filles de chez Madame Camélia. J'ignore comment il avait fait pour me convaincre, mais je l'avais suivi les yeux fermés ; (...) L'élue était une dame d'un certain âge (...) et m'avait fait homme comme le hasard fait les choses.» (p.67)

Il est fascinant de voir comment la littérature peut juxtaposer la brutalité de la guerre avec des moments de pure beauté. Dans certaines pages du roman, l'auteur nous plonge avec lui en pleine guerre, au milieu d'un contexte rempli de conflits, de terreur, et de mort. Nous avons eu droit, contre toute attente, à un moment de grâce magique et féérique, qui a su, ne serait-ce que pour un court instant, redonner vie à nos guerriers, et les couper du monde et de la réalité absurde et cruel qu'ils subissaient. C'était sans doute ce moment où ils aperçoivent les filles de la rivière, nageant, papotant, riant... vivant tout simplement :

«Après avoir inspecté les fourrés, il nous fait signe de le rejoindre, l'air surexité. Je ne saisis les raisons de sa jubilation qu'en me penchant sur la rivière qui roucoulait plus bas : des femmes y barbotaient, blondes comme des soleils. Elles riaient aux éclats en s'envoyant des gerbes d'eau, s'amusaient à se faire noyer, cabriolaient dans l'eau. Leur robe collée à leur peau blanche conférait à leur silhouette quelque chose de divin.

Nous étions éberlués, en extase, comme si, subitement, après avoir traversé à tâtons la vallée des ténèbres, nous débouchions sur un monde enchanté. » (p.109)

La déception de Yacine et de ses camarades fut palpable, lorsqu'ils regagnèrent la rivière pour la trouver fade, nue et sans vie, car les houris ne s'y trouvaient plus. La tentation, l'espoir et la quiétude, étaient également absents, laissant place à une profonde désillusion :

« *Les houris ne revinrent pas, et le paradis de la veille s'estompa comme un mirage (...)* » (p.111, 112) ;

« *Telle une sylphide qui se serait rongé les ailes pour marcher parmi les hommes (...)* » (p.121)

La ressemblance s'impose avec la partie des Sirènes par lesquelles Ulysse devait passer lors de son retour des enfers, après avoir consulté Tirésias. En effet, pour rejoindre à nouveau le monde des vivants, il devait d'abord naviguer par la cote des sirènes. Elles avaient des voix féériques, à vrai dire, diaboliques, car, quiconque écoutait leurs chants si séducteurs et si attirants, périssait. Ulysse, fut l'exception. Pour ne pas céder à leurs chants il s'attacha au mât de son navire et boucha les oreilles de tous ses hommes. Ce fut une épreuve très difficile pour lui, mais qu'il avait réussi à surmonter.

Lalla, représentait autrefois, l'interdit pour Yacine. Elle avait ce pouvoir de l'attirer à elle quand elle voulait et de le traiter comme étant un simple employé quand elle le souhaitait. Lalla incarnait la femme forte et indépendante, capable de s'imposer, d'imposer sa présence ainsi que ses choix et ses points de vue. Face à elle, Yacine, n'était qu'une simple marionnette obéissante, soumise à sa volonté.

Craignant une arrestation à cause de Lalla, qui avait abusé de sa loyauté, Yacine se vit contraint de quitter Oran pour ne pas finir en prison, ce qu'il ignorait à ce moment-là, c'est qu'en fuyant, il se libérait en réalité de l'emprise de Lalla :

« *Lalla ne regagna pas ses appartements.*

Elle se présenta à moi, les cheveux défaits.

D'un geste mystique, elle défit le ruban qui lui ceinturait la taille. Sa robe de nuit glissa lentement à ses pieds, délivrant un corps splendide de nudité.» (p.280) ;

« *Elle me traita de la même manière que les jours précédents, avec cette distance conventionnelle qui tient le domestique scrupuleusement éloigné de son maître, mais toujours à la portée de son autorité.*

(...) c'était elle qui décidait quand et comment. » (p.281)

Lors de son voyage, Ulysse avait rencontré sa propre Lalla, juste après le châtimement que Zeus avait infligé à tout le reste de ses compagnons les faisant périr en route, laissant Ulysse seul. C'était une nymphe de la mer, nommée Calypso, elle aimait Ulysse de toutes ses forces, avait fait appel au ciel et à la terre pour témoigner de son amour, son affection pour Ulysse était inconditionnel, allant jusqu'à lui proposer l'immortalité s'il parvenait à rester auprès d'elle...

Cependant, Ulysse n'avait jamais renié son désir de rentrer chez lui et de retrouver sa famille. Hélas, son avis importe peu, Calypso le retint prisonnier sur son île, sans qu'il puisse faire quoi que ce soit, pendant sept longues années avant de le libérer sur ordre de Zeus, grâce à l'intervention d'Athéna.

Chaque personne en ce monde, est attachée à quelqu'un, ou à quelque chose : un objet, un être humain, un souvenir... Chaque individu porte au fond de lui cette lumière qui le relie à la vie, qui lui donne le courage l'ambition et l'envie d'aller de l'avant, et ce aussi dur la vie soit-elle. Nos deux héros, partagent un point commun qui se démarque de tous les autres, car il s'agit là, de leur source d'inspiration, de force et d'espoir. On l'aurait compris, c'est bien l'amour. 'S'aimer, c'est lutter constamment contre des milliers de forces cachées qui viennent de nous ou du monde.' (Jean Anouilh)

La Pénélope de notre jeune berger, était Meryem, sa rose de sable qu'il avait juré d'aimer de tout son cœur du début jusqu'à la fin. Et combien même la vie les ait séparés l'un de l'autre pendant plus de vingt longues années, aucun d'entre eux n'a songé à refaire sa vie, à oublier l'autre, ni même à perdre espoir que leurs chemins se recroiseraient un jour pour repartir de plus belle :

«Les premières nuits, lorsque j'essayais d'engager la conversation avec ma femme, elle ne me répondait presque pas.

(...) Je savais que je l'aimais déjà. De tout mon cœur. J'avais besoin de me sentir exister contre son corps de fourmi ouvrière, forgé par les épreuves d'une existence exclusivement vouée aux tâches les plus ingrates.

(...) J'étais amoureux, et la vie entonnait à mes oreilles de magnifiques sérénades.» (p.423-428)

Il en était de même pour Ulysse. Il s'est battu contre vents et marées, triomphé des monstres, échappés aux sortilèges... Tout cela pour retrouver sa Pénélope qui l'attendait avec la certitude absolue qu'un jour il lui reviendrait. Malgré les centaines de prétendants qui s'étaient présentés à elle, elle n'avait jamais songé à le remplacer. « Oui certes ! Pénélope attend avec patience en ton palais ! Toutes ses misérables nuits, tous ses jours se consomment dans les pleurs... » (Homère, Odyssée Traduction Philippe Jaccottet (2004)). Bien que des tentations se soient également présentées à notre roi, telles que Circé et la nymphe Calypso, son cœur ne battait que pour sa femme, et aucune autre n'a pu y pénétrer. Ils sont restés fidèles l'un à l'autre. Tel est le véritable amour.

Et comme l'importance réside dans les détails, il est également intéressant de noter qu'Ulysse et Yacine Cheraga ont chacun une femme (Pénélope et Meryem) et un enfant du même sexe, un garçon (Télémaque et Sellam).

2.2. Le nostalgie du passé

Les premiers passages que nous présenterons ici seront des extraits relatant la mort de Babai, expliquant comment il est mort et pourquoi...

«Babai mit pied à terre, et, avant que je lui adresse la parole, l braqua un pistolet sur moi et pressa la détente (...)Je cherchai une échappatoire. Il n'y avait pas d'autre issue ; la porte et les fenêtres donnaient toutes sur la cour.

Babai sadossa contre un arbre. Les jambes croisées, il se mit à se nettoyer les ongles avec la pointe du poignard d'un air détaché.

(...) Une fourche était plantée dans une botte de foin. Je la saisis au moment où Babai me renversa...

J'eux pitié de lui. Babai le Terrible n'était plus qu'un amas de muscles et de brutalité en train de fondre. » (p.178-183)

Dans ces passages, on constate que Babai avait été envoyé par le Gaid pour éliminer Yacine. Cependant, la situation s'est retournée contre lui, et malgré sa puissance, sa force et sa réputation d'homme méchant et sans cœur, « Babai le terrible » La mort l'a saisi au moment où il croyait l'infliger à quelqu'un d'autre.

Cette nuit-là, Babai avait l'intention de tuer Yacine, mais les événements ne se sont pas déroulés en sa faveur, et il a fini par perdre la vie.

On observe ici une ressemblance frappante avec le passage du cyclope Polyphème dans l'Odyssée d'Ulysse.

Dans l'œuvre des Vertueux, Babai incarne la figure du cyclope, puissant et dépourvu de scrupules sans foi ni loi. Il avait emprisonné Ulysse et ses hommes avec l'intention de les tuer, à vrai dire, les dévorer. Néanmoins, Ulysse, célèbre pour sa ruse, parvient à s'emparer du cyclope en l'enivrant, puis profite de son sommeil pour lui percer son unique œil à l'aide d'un pieu d'olivier, le rendant ainsi aveugle. Pour se protéger Ulysse avait dit au cyclope Polyphème qu'il s'appelait 'personne' ce qui l'empêche de révéler l'identité de son agresseur lorsque les autres cyclopes viennent à son secours voulant le venger.

En outre, si Yacine a éprouvé des difficultés à quitter la pièce pour se sauver la vie, Ulysse et ses hommes, avaient dû, faire preuve d'une astuce extraordinaire. Afin d'échapper au cyclope, ils s'étaient attachés sous le ventre des béliers de Polyphème pour pouvoir sortir de la grotte dans laquelle ils étaient prisonniers car seul le cyclope avait le pouvoir de déplacer l'énorme

rocher qui bloquait l'entrée. L'évasion réussit, Ulysse et ses compagnons parviennent à s'en sortir indemnes, tout comme Yacine Cheraga a su rester en vie et se sauver.

Ensuite, nous commencerons d'abord par un bref rappel de certains passages impliquant Hajja la voyante, présents dans le roman :

«Hajja la voyante habitait dans une impasse en bas de Saint-Antoine, un endroit mal famé, sans éclairage. Seuls les résidents du quartier pouvaient s'y hasarder.

(...) Hajja logeait dans un réduit à peine plus large qu'une tombe.

(...) Ce n'est pas toi qui cours, ce sont les chemins qui t'emportent. J'ignore quel sacrilège tu as commis, mais ta peine sera grande... » (p.246-248)

En somme, Hajja est cette femme qui, d'une certaine manière, a aidé notre jeune berger à voir plus clair. Bien qu'il ait eu envie de nier certaines vérités énoncées par Hajja, il savait pertinemment qu'elle ne disait pas de faussetés et que ce qu'elle prédisait allait lui arriver. Tel est le rôle d'une voyante : avoir la capacité de prédire l'avenir.

Dans l'épopée de l'Odyssée, ce pouvoir était attribué à Tirésias, qui lui aussi avait révélé l'avenir à Ulysse pour l'avertir des multiples dangers qu'il devrait éviter, et tout ce qu'il fallait faire pour parvenir à rentrer chez lui. Ulysse descend aux enfers à la recherche de Tirésias, afin de se servir de ses consignes pour pouvoir affronter ce qui l'attend encore.

Tirésias, lui dira qu'il finira par atteindre Ithaque, mais qu'avant cela diverses péripéties se présenteront à lui.

Une situation très semblable à celle que Yacine cheraga a vécue avec la voyante qui lui a annoncé mot pour mot : « Je suis navré pour toi, mon garçon. Les épreuves qui t'attendent sont injustes, mais tu les surmonteras. Tu souffriras le feu et le fer, tu dormiras sur les orties, tu saigneras dans les larmes et dans la sueur, mais tu connaîtras la paix lorsque tu te réveilleras. » (p.249)

Les prédictions de Tirésias, tout comme celles de Hajja, représentaient véritablement le parcours des deux braves hommes qui ont traversé le monde et ont vécu des misères pour retrouver les leurs.

«Arivé au sommet d'une colline, j'étais tombé à genoux et j'avais pleuré toutes les larmes de mon corps, toute la sueur de mes peines, tout le sang de mes blessures. Les mains en entonnoir autour de ma bouche, j'avais appelé, un à un, mes disparus : « Père, où es-tu ? Mère, où es-tu ? Hassane, Missoum, Mimouna, Khodij, Batoul, Nora, où êtes-vous ? Seigneur, où es-tu ? » Aucun écho n'avait daigné relayer mes cris.

Je crois que j'étais devenu fou. » (p.318)

Vers la fin du roman, plusieurs pages sont consacrées à un *débriefe sur la vie de notre personnage en prison*. Ces années de galère, de misère et de souffrance passées entre quatre murs, loin de sa famille et de ses êtres chers, coupé de la vie, *étaient peintes de barbaries, d'inhumanité, de toute forme d'animosité et de maltraitance, tant physique que morale. Entre les disputes au bagne, les travaux forcés et l'injustice qu'avait subit les prisonniers*, chaque nuit paraissait être une éternité pour notre brave baroudeur.

«Le sort, encore une fois, me frappa de plein fouet.

(...) A quoi ressemblent vingt ans de travaux forcés lorsque la première nuit au bagne paraît une éternité ?

Et quelle nuit ?

Nous étions un troupeau d'énergumènes déphasés enfermés dans une salle infecte, collés les uns aux autres comme des peaux de braconniers, crasseux, puants, tournant et retournant sur nos grabats en quête d'une bouffée d'air et d'une positions moins inconfortable. Vingt ans ! Ce serait ainsi toutes les nuits pendant vingt éternités ! » (p.486-487)

A l'affût de ce tableau rempli de barbarie, un autre tableau similaire traverse notre esprit.

Il s'agit de l'arrivée d'Ulysse chez les Lestrygons. Un peuple de géants mangeurs d'hommes. Ils vivaient sur une île trempeuse qui, à première vue, paraissait calme et naturelle, jusqu'à ce qu'Ulysse et ses hommes osent y pénétrer. Là, régnait le roi Antiphates.

« Non content de dévorer les éclaireurs, le roi accourt avec son peuple de géants. Toute la flottille est cernée. Du haut des rochers, les géants écrasent les navires sous des pierres énormes et harponnent les malheureux marins. » (Dion, Roger. Les anthropophages de l'Odyssée, cyclopes et lestrygons... Vrin, 1969)

Voilà qu'un nombre considérable des hommes d'Ulysse fut éliminé, tué, et onze de leurs navires furent détruits, laissant ainsi le chaos régner en maître.

C'est ce même chaos, qui lie entre la chronique de Yacine dans le bagne et la rencontre avec les Lestrygons dans l'Odyssée d'Ulysse.

Après la pluie, vient le beau temps, dit-on. Comme une réponse à sa foi inébranlable, une âme charitable s'est présentée à Yacine cheraga. Au moment où il attendait un miracle, dieu lui a envoyé l'Adjudant-chef Gildas. En effet le « téléphone arabe » avait fait parcourir à l'adjudant-chef que son baroudeur était emprisonné, Lors de la visite qu'il lui rend, il écouta son récit. Profondément ému par son histoire, il prit la décision de l'aider. Il a réussi à le sortir de cet endroit infernal, mais également à l'accueillir chez lui et à lui apporter son soutien lorsqu'il était au plus bas...Pour Yacine, Gildas était comme une récompense divine après toute la peine, le chagrin et les malheurs qu'il avait endurés.

Au-delà de l'aide qu'il lui a apportée, l'ambiance dans sa ferme et son entourage ravivaient chez Yacine des souvenirs d'enfance, une sorte de nostalgie du passé, faisant renaître ses sentiments et son désir de vivre et de reprendre sa vie en main :

«Elle était jolie, la ferme de Gildas, avec ses stalles peintes en bleu (...) C'étais un endroit tranquille.

(...) Une zébrure dans une vie antérieure, un frisson qui remonte à la nuit des temps !...

(...) Je suis resté quelques semaines à la ferme. A reprendre mes couleurs et mes forces. Ensuite, Gildas me déposa à la gare de Mascara. » (p.523-524)

Les sauveurs d'Ulysse était le roi Alcinoos, et sa fille Nausicaa qui, après avoir fait naufrage, le retrouva sur leur île et couru à son secours. Ils l'accueillirent chez eux et, après leurs avoir raconté son histoire, il serait plus convenable de dire ici -son errance-, à travers les années, dans l'unique but de retrouver les siens, le roi étant très touché par son vécu, décida de l'aider à rentrer chez lui en lui offrant un bateau, qui le mena alors jusqu'à son pays natale. Après tant d'années, il parvient enfin à rentrer chez lui.

Conclusion Générale

Notre humble travail est réalisé en s'appuyant sur l'œuvre d'un écrivain Algérien : Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohammed Moulessehouli, intitulé « les vertueux » Un roman d'une grande richesse historique, qui se déroule dans l'Algérie coloniale de 1914, et mêle habilement la fiction à la réalité, à travers l'effroyable histoire de Yacine cheraga qui, en lisant entre les lignes, le lecteur découvre un narrateur qui est avant tout en quête spirituelle. Yacine est un personnage profondément attachant que les épreuves de la vie ne parviendront jamais à endurcir. Il s'agit d'un roman tangible explorant l'amour sous toutes ses formes : l'amour de dieu, de la famille, des amis, l'amour du pays et d'une Algérie libre et indépendante. Il explore également l'amitié, la fraternité et bien d'autres aventures...

Tout cela est soigneusement présenté grâce à la place importante qu'occupe l'espace dans ce roman, sans quoi il n'aurait pas eu le même impact. On a remarqué que l'espace occupe une place prépondérante dans l'œuvre de Yasmina Khadra, et constitue une partie intégrante de l'histoire racontée. C'est pourquoi en nous appuyant sur « *Les vertueux* », nous avons tenté de mener une étude sur l'espace dans l'œuvre de Yasmina Khadra afin de mettre en lumière la manière dont l'espace est construit, ainsi que l'importance de son organisation dans le roman. Nous sommes partis d'une idée initiale où, nous avons suggéré que l'espace dans les vertueux est structuré de manière à rappeler deux aspects : La didactique du bien et du mal, ainsi que l'errance du personnage principal sur les routes afin de trouver ses proches.

Afin de mener à bien notre recherche, nous l'avons structurée en 3 chapitres dont le premier s'intitule : « espace contradictoire ». Après avoir recensé tous les espaces présents dans l'œuvre, cela nous a permis d'ouvrir une voie légitime à une étude en commun avec tous les types d'espaces user, suite à quoi nous avons pu extraire trois grandes catégories contradictoires, à savoir : l'espace urbain, caractérisé par un taux d'agglomération élevé, s'opposant ainsi au rural, qui lui, présente une faible densité de population. Viens après l'espace ouvert, public et accessible à tous, en opposition à l'espace clos, fermé, connu pour être modifié, retouché par l'homme, tel qu'une propriété privée, une villa... l'espace euphorique, évoquant des moments de bonheur et de joie, et l'espace dysphorique expriment un sentiment de tristesse et d'anxiété. Ceci constituait notre dernière catégorie d'espace contradictoire.

Le deuxième chapitre nous a entraînés à examiner la signification de deux grands espaces présents dans l'œuvre, étant intitulé « La symbolique des espaces » La khaima et Kenadsa, deux lieux d'une incroyable importance qui ont marqué les moments les plus cruciaux de la vie de Cherraga. Le premier lieu a causé un déchirement identitaire, marquant ainsi le début d'une vie remplie d'errance et de souffrance. Quant au second, il incarne la paix, l'amour, la quiétude et la sagesse que notre protagoniste parvient à atteindre en cet endroit paisible. Là encore, après avoir étudié la signification de ces deux espaces, nous avons remarqué, qu'ils peuvent être perçus comme étant respectivement, deux espaces contradictoires dans la vie personnelle du narrateur.

« Espace et personnage » constitue notre troisième et dernier chapitre. Lorsqu'on aborde la diversité des espaces, cela implique l'exploration de différents endroits, on entend par là, l'aménagement, les voyages, les promenades, plus encore : l'errance.

Notre attention s'est particulièrement portée sur le thème de l'errance subit par notre protagoniste tout au long de sa quête. A mesure que nous progressions dans la lecture, nous avons pu relever plusieurs similitudes entre l'errance de notre personnage, et celle du personnage référentiel de l'errance, il s'agit sans doute de la figure d'Ulysse dans l'odyssée d'Homère. Ulysse a connu une errance infligée par Poséidon, dieu grec. En effet, une partie

de l'histoire de Yacine cheraga, présente des parallèles avec les péripéties d'Ulysse, et chaque personnage de l'odyssée trouve son écho, sa petite place dans les personnages des vertueux. Par exemple, Lalla partage des traits de ressemblance avec la nymphe Calypso, ou encore l'adjudant-chef Guidas et le roi Alcinoos qui réagissent de manière similaire et affective envers nos héros... Cette observation, nous a conduits à conclure que Yacine est l'incarnation d'un personnage à la manière d'Ulysse.

En somme, notre approche méthodique nous a permis d'identifier les différents espaces présents dans l'œuvre, mettant ainsi en évidence leur pertinence et la place importante qu'ils y occupent. Au-delà du fait qu'ils soient de simples espaces, ils revêtent une signification profonde dans la vie du personnage. Certains espaces incarnaient le bien-être et la paix, tandis que d'autres l'étouffaient et éveillaient en lui tout mauvais souvenir.

Grace à ses différents espaces, nous avons également exploré une variété de villes et de villages, voir même de pays ! D'où nous avons confirmé que l'errance est étroitement liée à l'espace, et occupe une importance capitale à la fois dans l'œuvre et dans la vie du personnage. Après plus d'un quart de siècle d'errance, il parvient enfin à retrouver les siens, à avoir un chez lui, surtout à mettre un terme à sa quête spirituelle, en choisissant le pardon et le bien et en faisant la paix avec lui-même et avec le monde.

Références bibliographiques

Corpus d'étude

Khadra, Yasmina (2022), *Les vertueux*, Alger : Casbah.

Articles et ouvrages

Achour, C., & Bekkat, A., (2002), *Clefs pour la lecture des récits. Convergences critique II*, Alger, Tell.

Bachelard, Gaston (1957), *Le récit poétique*,

Bertrand, Denis (1985), *L'Espace et le sens, Germinal d'E. Zola*, Paris-Amsterdam, Hadès Benjamin.

Bourneuf, Roland (1970), « L'organisation de l'espace dans le roman », in *Etude littéraire*, vol. 3, n°1.

Bourneuf, R., & Quellet, R., (1972), *L'univers du roman*, PUF, Paris.

Brandt, Pierre-Yves, (2011), «Séduction et dévoration dans le parcours d'Ulysse », *Revue interdisciplinaire sur la Grèce ancienne*, n°14, p.73-83. https://www.persee.fr/doc/gaia_1287-3349_2011_num_14_1_1553

Brunet, Claude (2015), «Le sens du voyage pour le héros dans l'Odyssée d'Homère et le Satiricon de Pétrone », *Nouveaux horizons sur l'espace antique et moderne*, Marie-Agè Julia (dir), Paris Ausonius.

Calame-Griaule, Calame (1996), «Les chemins de l'autre monde. Contes initiatiques africains », *Cahiers de littératures orales*, n°39-40, p.29-59.

Durvy, Catherine (2006), *A la découverte du roman*, Ellipses.

Fanchette, Sylvie (2014), «Au de-là de la dichotomie urbain/rural.», Journée de la Fédération Suds, 4 juin , INALCO. https://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/divers14-07/010062744.pdf

Fridolin Asseko Ella et Didier Taba Odounga (2022), «De l'euphorie à la dysphorie de la ville dans la poésie gabonaise : le cas de *Patrimoine* de Lucie Mba et de *D'ombres et de silences* de Janvier Nguema Mboumba», ATLANTE, Revue d'études romanes. <https://journals.openedition.org/atlante/26609>

Fischer N.G. (1981), *La psychologie de l'espace*, Paris, Puf.

Genette, Gérard (1979, [1969]), *L'espace littéraire, Figure II*, Paris, Seuil.

Hayani El Machkouri, Kamal (2018), «La construction de l'espace chez Umberto Eco», *Chahiers de narratologie*, n°33. <https://journals.openedition.org/narratologie/8071>

Homère, *L'Odyssée*, traduction de Médéric Dufour et Jeanne Raison, Paris, Éditions Flammarion, 2009.

JAPPY, Tony (2005), «L'allégorie visuel», *Protée*, n°1, vol.33. https://constellation.uqac.ca/id/eprint/2387/1/Vol_33_no_1.pdf

Margantin, Laurent (2001), « L'allégorie romantique », *Romantisme*, Armand Collin, n°152, p.13-26.

Mitterrand, Henri (1994), *L'illusion réaliste- de Balzac à Aragon*, PUF, Paris.

Rollo F. & Menneret L.(2018), «Reflexions sur les soins en addictologie», *Rev Med Suisse*. https://www.revmed.ch/view/426047/3686430/RMS_610_1179.pdf

Scmitt, Bertrand & Goffette-Nagot, Florence (2000), «Définir l'espace rural?», *Economie rurale*, n°257, p.42-55.

Tadié, J.Yves (1978), *Le récit poétique*, Paris ,PuF.

Résumé

Ce travail de recherche s'attache à identifier les espaces présents dans l'œuvre de Yasmina Khadra, *Les vertueux*. Ces espaces, à la fois contradictoires : ruraux et urbains, ouverts et clos, euphoriques et dysphoriques, nous permettent d'appréhender la complexité du parcours de notre protagoniste ainsi que les multiples facettes de son existence.

Dès lors, il apparaît que nous faisons face à un être égaré dans sa quête d'identité, dont l'existence est marquée par une multitude de rebondissements et de péripéties. Un personnage qui présente tout de même des traits de similitude avec la célèbre odyssee d'Ulysse.

Nous en venons ainsi à saisir l'importance primordiale de l'espace dans un roman, ainsi que les rebondissements qu'il peut engendrer, au point de faire prendre à l'histoire une toute autre tournure. L'espace en tant qu'élément narratif déploie une atmosphère unique, qui influence les émotions des personnes et le cours de l'intrigue. Parfois ce sont dans les recoins les plus inattendus que se dessinent les tournants décisifs de l'histoire, soulignant ainsi la puissance narrative des lieux.

Mots clés : Espace, errance, Odyssee, Les Vertueux, Yasmina Khadra.